LES MOTS CONTRE LES MAUX OU LES MOTS DE L'EXIL ETUDE COMPARATIVE ENTRE NANCY HUSTON ET CARMEN FIRAN

Florica CIODARU-COURRIOL
Université de Lyon

Résumé: *Il nous a semblé incitant, après la lecture des ouvrages que l'auteur francophone - Nancy Huston - et la femme de lettres d'origine roumaine vivant aux USA - Carmen Firan - ont conscaré à la valeur du mot en tant que remède contre les maux que génère l'existence, de mettre leurs deux expériences en regard. Si leurs écrits recoupent un axe commun, leurs démarches s'avèrent, naturellement, différentes de par la biographie et -implicitement - le rapport au monde de chacune d'entre elles. Notre analyse renvoie à l'étude Puterea cuvintelor de Carmen Firan, publiée aux éditions Scrisul românesc en 2007 et au livre Nord perdu de Nancy Huston, publié aux éditions Actes Sud, en 2004, principalement.*

Nombreux sont les écrivains qui ont reconnu que l'écriture les a sauvés en leur permettant de supporter les conséquences d'événements graves, destructeurs, anihilants. Certains ont ainsi dépassé les traumatismes des camps de concentration (Jorge Samprun, Elie Wiesel), d'autres les affres de l'exil imposé ou choisi, grâce aux mots. Les mots contre les maux! Le problème a été assez commenté pour y revenir ici. Ce qui nous a semblé intéressant c'était de voir un autre cas de figure: comment les mots ont pu participer d'un exil choisi chez deux femmes de lettres qui ont fait presque le chemin inverse : des USA vers l'Europe et de l'Europe vers les Etats Unis, proches et différentes à la fois, de par leur sensibilité et leur formation.

Mots-clés : ***le rapport au mot, exil choisi.***

L'exil, point de départ et point d'arrivée, notion issue du conflit entre l'art et la vie, l'esprit et la société peut être un premier grand trait fédérateur lorsqu'on s'applique à analyser la création de deux femmes de lettres contemporaines, séparées par un océan mais rapprochées par leur conceptions esthétiques.

Les deux auteurs que nous avons choisis de mettre face à face dans cette étude sont deux femmes à peu près du même âge, ayant passé la première moitié de leur vie à la fin du XX siècle et ayant traversé l'Atlantique pour s'accomplir spirituellement. Elles ont croisé leurs destinées sans se connaître. Notre regard -objectif, en sa volonté d'analyse - les unit sous le signe d'une sensibilité générique, qui leur a permis de se reconstruire, de s'accomplir spirituellement. Artistiquement. Grâce aux mots.

Une première analogie qui s'impose de toute évidence entre Nancy Huston et Carmen Firan c'est leur rapport au monde, dicté par la relation qu'elles entretiennent avec le mot écrit, avec la littérature. Femmes assumant leur sort, intellectuelles et mères de famille, elles manifestent le désir de tout comprendre, leur temps, leur société. En se mettant en scène, en s'exprimant directement, par héroïnes interposées, mais également en se glissant dans la peau d'un homme, (ce que fait NH dans *Dolce agonia* et CF dans son dernier roman, *L'homme qui a perdu son ombre*).]

Le parallélisme se dessine également au niveau biographique, à travers le choix existentiel de ces deux écrivaines: l'expatriation . Dictée par pur désir ou par l'exigence d'une certaine liberté de pensée.

La rapport au mot - autrement dit la relation dans laquelle se placent les deux « sujets » de notre analyse en face des mots, de leurs attributs structurants et

BDD-A5769 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:37:20 UTC)

destructurants à la fois. Et qui peut conduire, sur un plan strictement linguistique au bilinguisme. Le mot- identité bien organisée, concept et matière. On va vers lui et il vient vers vous, dans une relation presque charnelle. Un paragraphe du premier chapitre du « Pouvoir des mots » de C. Firan nous fait entrer dans un rêve comme seuls les poètes peuvent en faire, où l'on nous décrit une fouille archétypale qui s'apparente par le sentiment d'impatience de son auteur au labeur acharné du chercheur d'or. Une nuit, elle fait la rencontre des mots qui se présentent, dans le rêve, enterrés, tel un trésor caché, à la racine d'un très grand arbre.

> « J'enlevais la terre à mains nues, je creusais profondement dans ses entrailles, les paumes de mes mains brûlaient et le sang jaillissait de sous les ongles, mais je continuais à arracher les herbes, à écraser les fourmis et les vers dans ma recherche fiévreuse, je transpirais dans l'attente et, tout à coup, les mots ont commencé à faire leur apparition, l'un après l'autre, parfaitement identifiables sous leur formes claires, matérielles, sans rien d'abstrait ou de confus. Des pierres rondes à l'image des cristaux japonais polissés par l'eau, des coquilles tranchantes, des cornes à spirales calcaires, graines d'encre gelés, des fresques d'une beauté saisisante, dignes d'un temple majestueux enterré à la racine de cet arbre où les mots avaient été mis à l'abri, pour être gardés, sauvegardés, cachés, pour qu'on puisse les découvrir par la suite et les transmettre à ceux qui en cherchent l'essence. » (FIRAN, 2007: 12).

La description détaillée de ce rêve prend une importance capitale à nos yeux pour l'inhérente et fragile relation que l'écrivain entretient avec ces précieux instruments : une fois trouvés, il faut les apprivoiser, les dorloter, les polisser. « Je les prenais un à un, délicatement; j'en écartais les traces de terre et comme je soufflais dessus pour faire disparaître le dernier grain de poussière, les mots devenaient légers, ils se gonflaient d'air et se mettaient à voler devant mes yeux en cercles blancs; laiteux, de plus en plus transparents, ils finissaient par exploser comme des boules de savon qui disparaissaient ensuite au-delà de l'horizon, non sans faire d'abord une pirouette et me toucher le front. Un rêve aussi long que réel, dans lequel j'ai dû intervenir plusieurs fois pour calmer l'ardeur de quelques mots rebelles qui, enlacés comme des lianes, continuaient de voler sans pouvoir se séparer». (FIRAN, 2007: 13). On pourrait dire que le rêve prémonitoire de l'adolescente qui allait faire des études de maths, mais qui gagnera sa vie à la force de sa plume, est la traduction de *la recherche de l'essence* (qui devient le titre-même du chapitre en question!). Dans une nouvelle du reccueil *Le chauffagiste et la femme de l'herméneute*, un personnage « lecteur » nommé Roscov fait un rêve où les mots lui sont transfusé par Jesus en personne! Réveillé brusquement, « il sentit sa poitrine inondée par les mots. Ce n'était pas douloureux. Il éprouvait plutôt une étrange sensation agréable de plénitude. » [*Caloriferistul si nevasta hermeneutului*, éditions Polirom, 2005 : 124].

Consciente également de l'importance que les mots, l'apprentissage d'un nouveau langage ont eu pour la suite de sa formation, voire de son existence, Nancy Huston en rend compte de façon quasi permanente dans son admirable essai *Nord perdu*. (Le titre inverse, l'expression consacrée « perdre le nord » - point cardinal indiqué par la boussole, , d'où l'adjectif verbal « déboussolé » -et qui traduirait, en langage commun, *s'égarer* dans l'espace. Mais il indique, sous cette forme...

BDD-A5769 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:37:20 UTC)

déboussolante pour un francophone, que l'auteur s'est éloigné, à tous points de vue de son Nord natal, le Canada). N. Huston quitte l'Amérique et rejoint l'Europe pour la première fois, enfant, avec une allemande qui va être la seconde épouse de son père, et qui l'emmène dans un coin de l'Allémagne de l'Ouest (vers les années 60). La véritable « cohabitation » avec le français commence avec ses études de sémiologie sous la direction de Roland Barthes, comme elle l'indique, de manière très précise, dans le chapitre « Le faux bilinguisme » de cet essai. Le passage que nous avons choisi est à plus d'un titre intéressant, car il dévoile l'impact majeur que la langue d'accueil a eu sur la formation de la Canadienne anglophone douée, en plus, d'une oreille de musicienne:

> « De manière fortuite, il se trouve que l'apprentissage de la langue française a coïncidé dans ma vie avec la découverte du clavecin (1971). Et que deux ans plus tard (1973), l'abandon de ma langue maternelle a été accompagné d'un abandon analogique du piano. Ce paradigme secret, aberrant peut-être, me forme et me déforme depuis un quart de siècle. *L'anglais et le piano* : instruments maternels, émotifs, romantiques, grossiers, où les nuances sont soulignées, exagérées, imposées, exprimées de façon flagrante et incontournable. Le français et le clavecin: instruments neutres, intellectuels, liés au contrôle, à la retenue, à la maîtrise délicate, une forme d'expression plus subtile, plus monocorde, discrète et raffinée. Jamais d'explosion, jamais de surprise violente en français, ni au clavecin. » (Huston, 2004 :64).

Nous aurons observé « forme » et « déforme » verbes actifs et contraires du champs sémantique de la *construction*, de l'*élaboration* tout comme du *dévéloppement*. Celui d'un être complexe et d'une conscience profonde. D'une personne qui évolue et qui se regarde évoluer, superposant au vécu naturel, désinvolte, l'analyse de l'entomologiste.

Un peu plus tard, dans sa vie de femme adulte, la chercheuse de mots qu'était Carmen Firan, vivra elle aussi, l'expérience du bilinguisme. Mais on pourrait dire, en exagérant un peu, qu'elle avait été déjà bilingue dans sa propre langue. Puisqu'elle range les mots en deux compartiments différents, non pas les mots de l'esprit d'un côté et les mots usuels de l'autre, mais bien deux catégories distinctes de la communication sociale, images parfaites de la « double vie » qu'on menait sous le régime totalitaire; une langue pour chaque facette:

> « Nous parlions d'une certaine façon lorsque nous savions que nous étions sous observation, que nous étions dans les institutions ou situations publiques, et nous parlions de toute autre manière entre nous... Les mots imposés par la dictature pouvaient être contenus dans deux pages de dictionnaire. Des mots d'ordre creux, des préciosités polissées, des slogans politiques, des syntagmes orphelins vidés de sens; la censure de la liberté d'expression- un cauchemar linguistique dont on s'échappait comme on pouvait. Les artistes se cachaient dans leurs métaphores, les gens ordinaires dans les murmures et les injures. Certains pactisaient avec le régime et se transformaient ainsi en haut-parleurs du creux absolu, d'autres s'assumaient dans la solitude de leurs pensées dans l'attente toujours plus desespérée d'un improbable miracle ». (FIRAN, 2007: 14).

BDD-A5769 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:37:20 UTC)

L'exil choisi

Autant pour Carmen FIRAN que pour Nancy HUSTON, il y a eu, à un moment de leur existence, un choix crucial - s'expatrier; comme si, pour devenir écrivain, pour maîtriser les mots, il fallait une distance et une rupture par rapport à l'épicentre natal. Il fallait quitter, remarque N. Huston au cours d'un entretien avec C. Argaud pour la revue *Lire*, "ma famille, ma langue, mon monde, que je franchisse **une très grande distance** pour oser écrire." Distance géographique , mais également temporelle, psychologique : ne dit-elle pas qu'elle a osé passer à la fiction seulement après la mort de Roland Barthes, le père spiriruel en quelque sorte?

L'essayiste roumaine, à la différence de sa conseur canadienne, fait l'expérience de la rupture d'avec sa langue à un âge mur, puisqu'elle a la quarantaine au moment où elle décide de vivre l'expérience de l'exil. Parce qu'il est choisi et non pas imposé ou subi de force, il pourrait être associé à l'idée de cadeau, de plaisir que l'on s'offre. NH est venu étudier à Paris, ville ardemment désirée et pleine de promesses. C F, est émerveillée par l'Amérique où tout la charme, au moins au début de sa rencontre:

> « Arrivée en Amérique je me suis sentie une sorte de Magellan. C'était une conquête à double sens: j'avais été conquise et j'allais conquérir à mon tour. New York est l'endroit idéal pour se plonger dans des explorations de haut vol. J'ai commencé par tout aimer, sans distinction aucune. Les sièges blancs du Bryant Park, les échelles d'incendie de Soho, Toth le danseur et les écureuils du Central Park, le maire, l'acier et le verre, les drapeaux qui entourent la patinoire du Rockfeller Center, la coupe de champagne savourée le temps de l'entracte au Metropolitain Opéra pendant qu'on laisse errer son regard au-delà de la fontaine de Lincoln Center jusqu'au restaurant Fiorello et le cinéma d'art d'en face, les bouches de métro et leurs aérations en surface d'où s'échappent en hiver buées et odeurs enfermées de carton froissé, les sirènes de la police ou le glapissement lugubre de celle des pompiers, les taxis jaunes et le plafond du Grand Central durant les Fêtes, sur lequel des étoiles virvoltaient sur un ciel turquoise, la vibration du bitume dans les rues surchauffées par la course des piétons pressés, les téléphones mobiles vissés à l'oreille se dirigeant vers les intersections, les ongles bordeaux et les bracelets innombrables des caissières de superrmarchés, les vitrines élégantes du Village ou les usines de Soho transformées en galeries d'art, j'aimais tout, sans discernement, avec la joie que procure le nouveau et avec le sentiment de celui qui se sait choisi et qui se permet d'aimer généreusement. Génériquement. (FIRAN, 2007: 17).

Le temps de l'admiration n'est pas celui de l'analyse qui demande une certaine distanciation. Carmen Firan parlera d'un état semblable à une transe. Plus tard, elle prendra aussi le temps de relativiser, de mieux écouter la langue environnante et sa surprenante standardisation. La Roumaine semble sentir « l'américain » contemporain avec une oreille de poète sans se dire -explicitement - bilingue ou fausse bilingue, comme le ferait N. Huston passée, elle, par l'école de la sémiologie française: « Depuis longtemps, je rêve, pense, fais l'amour, écris, fantasme et pleure dans les deux langues tour à tour, et parfois dans un mélange ahurissant des deux » Et pourtant, constate cette parfaite bilingue, chacune a sa place à part, de sorte qu'elle est convaincue que tout locuteur bilingue possède une « carte spécifique de l'asymétrie lexicale » (HUSTON, 2004 : 61).

BDD-A5769 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:37:20 UTC)

« Pour ce qui me concerne c'est en français que je me sens à l'aise dans une conversation intellectuelle, une interview, un colloque, toute situation linguistique faisant appel aux concepts et aux catégories appris à l'âge adulte. En revanche, si j'ai envie de délirer, me défouler, jurer, chanter, gueuler, me laisser aller au pur plaisir de la parole, c'est en anglais que je le fais » - remarque l'essayiste francophone d'une manière qui aurait plu à notre compatriote, Emil Cioran, que, N. Huston n'a pas rencontré 3.

Quand bienmême il s'agirait d'un exil voulu, délibéré, le choix n'est pas anodin.

« En revêtant mon masque francophone, en m'installant dans une culture étrangère, qu'ai-je fait d'autre que de me choisir libre et autonome? (...) Je m'invente, jour après jour et année après année. » (HUSTON, 2004: 69).

Les mots - une thérapie pour notre équilibre mental

La cohabitation intime avec les mots régit une attitude d'ambivalence, comme on peut le noter dès les premières pages de l'essai de C. Firan : *Nous avons d'ailleurs une aptitude native pour le sens métaphorique au détriment du sens concret, surtout par rapport aux sujets douloureux.* Au niveau poétique mais aussi bien pragmatique. Car le mot -à l'exemple de la métaphore- indique son pouvoir sauveur. De résistance à « l'opacité du monde communiste pour lequel le temps perdait toute valeur » et où, faute de dialogue réel avec les structures socialo-politiques, il ne restait rien d'autre que les discussions entre amis: .*Nos conversations portées dans cette atmosphère balcanique où le fantôme d'un Paris déchu passait soudain, à la force d'un éclair brillant sur un ciel moisi, étaient pleines de saveurs baroques; c'était un bavardage interminable, spectaculaire et inutile, autour de cendriers débordants et de verres d'alcool bon marché, durant des nuits entières, suivies de matinées de gueule de bois où beaucoup d'entres nous reprenaient tout dès le début. Nous n'étions pas pressés, n'ayant pas de destination à atteindre.*

On notera au passage cette francophilie en filigrane qui n'a rien de surprenant chez une Roumaine! Et qui au delà de la déléctation intellectuelle semble procéder d'une sauvegarde de l'âme, à une véritable térapie surtout dans un univers qui semble inébranlable, soumis à une dicature apparement installée pour l'éternité: « *seuls pouvaient nous **sauver** les mots, la langue, les fantasmes de l'imagination, le simulacre de critique existentielle, la faculté de fabuler, de couper les cheveux en quatre. Des idées brillantes ou des banalités lancées entre les dents. La survie. Les mots étaitent impuissants à changer notre destin mais ils devenaient une thérapie pour notre équilibre mental. L'âme? Personne n'en parlait vraiment mais elle y était, dans l'arabesque de nos lamentations, dans le dernier mégot écrasé aux premières lueurs de l'aube qui se levait sur la silhouette hideuse d'une usine fumante dans les faubourgs de notre ville* .» (FIRAN, 2007: 20).

Un autre parallélisme frappant entre les deux auteurs se profile à partir du moment où la Roumaine est installée en terre américaine et prend le temps d'observer, une fois sortie de l'état euphorique des débuts, une fois atteint le stade de l'accalmie et de l'exploration:

> « Au bout d'un temps je me suis calmée et je me suis mise à regarder les choses plus objectivement, d'autant que je venais de m'accrocher à la grande roue du monde et tournais au même rythme que les autres, ma carte de *social security* au fond d'un tiroir. J'ai ouvert alors

BDD-A5769 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:37:20 UTC)

> les yeux et j'ai dressé les oreilles comme lorsqu'on se réveille dans un endroit inconnu pendant la nuit, après la fin de la fête quand les lumières ont été éteintes et le dernier invité a fermé la porte derrière lui. Je n'éprouvais pas de crises d'identité, pas de nostalgie, je ne me sentais pas disloquée, tous mes sens étaient en tension, *ici et maintenat*, j'enfilais ma nouvelle vie tel un chemisier que je pensais confectionné exprès à ma taille puisque c'était moi qui en avais conçu le modèle. Je me prévalais au moins de ne pas avoir la perfidie d'être déçue par les rêves accomplis. J'ai commencé, cette fois-ci à partir du ventre de la baleine où je m'étais installée de manière plus ou moins confortable, mon exploration inverse, de l'intérieur. » (FIRAN, 2007: 19).

De la société, mais aussi, de manière concomitante, du langage d'emprunt. Et là, Carmen Firan qui, inversement, s'éloignait de sa vieille Europe pour se nicher dans l'Amérique moderne, attirée par la ville (de New York)- « cette ville m'a possédée du premier jour et, bien qu'écrasée par son énérgie, j'en suivais toutes les suggestions, tous les attraits, comme si j'étais en transe, transe que je ne voulais pas quitter. J'avais déjà construit, sur un plan imaginaire, une place à moi dans son ventre dévorant », réintègre le paralléllisme avec l'écrivaine N Huston en analyste du langage: « En Amérique tout est temps et le temps est en tout. Dans les pilules vendues au premier *Deli*, dans le chariot à *hot dogs*, à la télé et dans les bureaux des compagnies d'assurance, dans les slot-machines et dans les billets des ferry-bots de Staten Island, dans le souhait de *Have a nice day*! *-On vous souhaite une bonne journée!-* que tout le monde prononce automatiquement pour se débarrasser le plus rapidement de vous ».

Ces remarques qui pourraient paraître de circonstance la conduisent vers un constat d'une pertinence de sociologue ou, mieux, de psychologue:

> « Nous préférons à la vérité crue, le flou insinuant, précautionneux, susceptible de protéger nos émotions et de prévenir une réaction sur mesure. Nous avons choisi délibérément la métaphore pour ses équivalences symboliques, même si ça nous arrive de nous perdre parfois dans ses sens de plus en plus évolués, sophistiqués, illusoires, voire perfides. » (FIRAN, 2007: 80).

Si la métaphore est « un baromètre très sensible » qui enregistre l'évolution de la communication, ces pages ne sont pas moins une sorte de baromètre qui permet au lecteur d'enregister le changement de registre d'analyse.

Autant chez NH que chez CF, une certaine sagesse se dessine à mesure que l'on avance dans leurs essais, et dans leurs itinéraires spirituels.

> « Choisir à l'âge adulte, de son propre chef, de façon individuelle pour ne pas dire capricieuse, de quitter son pays et de conduire le reste de son existence dans une culture et une langue jusque -là étrangères, c'est accepter de s'installer à tout jamais dans l'*imitation, le faire-semblant, le théâtre* » (HUSTON, 2004: 30)

Cette déclaration de Nancy Huston est à mettre en relation avec l'apprentissage correct d'une langue et d'une mentalité, avec, finalement, l'adhérence sinon l'adhésion totale à une société, à une (autre) culture. Comme on le fait peut-être dans l'enfance, lorsqu'on se transplante facilement dans un autre temps, dans une autre vie. L'enfance – période charnière pour la formation de tout être - rapprochée du temps des comptes, introduit, comme le dit Carmen Firan « dans un monde métaphorique dont la réalité était reconstruite selon une échelle idéale et corrigée de manière à nous faire accéder par l'imaginaire à ce que les limites humaines ne permettent pas. » Et encore:

BDD-A5769 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:37:20 UTC)

Nous avons tous été pendant notre enfance sous le charme des contes de fées. *Alice au pays des merveilles* ou *Le Petit prince, Aladin* ou *Les milles et une nuits* nous introduisaient dans un monde métaphorique dont la réalité était reconstruite selon une échelle idéale et corrigée de manière à nous faire accéder par l'imaginaire à ce que les limites humaines ne permettent pas. » Même adulte nous persistons dans ce sens, car :

> « Nous avons d'ailleurs une aptitude native pour le sens métaphorique au détriment du sens concret, surtout par rapport aux sujets douloureux. Nous refuson d'accepter la mort, mais nous sommes prêts à embrasser l'idée de la résurrection, du paradis, du voyage étérnel dans l'univers en attendant la réincarnation; mieux, nous désirons être plus près de la porte par laquelle le Messie va revenir sur terre. Nous ne faisons pas confiance à nos possibilités spirituelles illimitées mais nous nous attachons aux anges gardiens qui habitent les fresques de la Rennaissance. Nous craignons plus l'enfer de l'au-delà que celui d'ici-bas. (FIRAN, 2007 :79-80).

L'importance de l'enfance est un point commun autour duquel s'articule la pensée de nos deux auteurs. N Huston écrit « *L'enfance, proche ou lointaine, est toujours en nous* » donnant à son affirmation, grâce aux italiques un caractère d'aphorisme. Non moins aphoristique semblent ces phrases de l'essai *La force des mots*:

« La métaphore rend l'enfance heureuse. Les contes sont lus généralement le soir, avant le coucher, justement parce que leur univers symbolique offre confiance et refuge apaisants. La fuite instinctive devant la réalité se manifeste dès l'enfance et s'accentue avec l'âge. Mais, plus tard, la méthaphore perd de sa grandeur à mesure que notre rapport au monde change.» (FIRAN, 2007 : 81)

Emigrer, surtout dans le cas des écrivains , signifie avant tout « émigrer dans une langue étrangère » et ce processus « est égal à une rennaissance à l'intérieur d'une autre couche de mots et parfois avec une mort, symbolique peut-être mais pas moins tragique » (FIRAN, 2007: 67). La conscience douloureuse est présente aussi chez N. Huston : « l'expatrié découvre de façon consciente (et parfois **douloureuse**) un certain nombre de réalités qui façonnent, le plus souvent à son insu, la condition humaine » (HUSTON, 2004:18).

Malgré ces analogies, il y a une différence notable entre les deux auteurs: si la Canadienne a choisi d'écrire dans la langue d'emprunt, en occurrence le français, la Roumaine se sent plus sûre dans sa langue maternelle, comme fidèle au vers d'un poète moldave*4. Et elle préfère que ses livres soient traduits, alors que N Huston transpose elle même ses oeuvres en anglais. Enfin, et d'un autre point de vue, le choix linguistique est dicté par le temps: si chez Huston l'exil francophone a été plus précoce en lui permettant l'acquisition de la nouvelle langue au point de devenir bilingue, la décision de C Firan de s'établir en Amérique à un âge mûr n'a été dictée que par pure raison personnelle (accomplissement d'un rêve d'adolescent ?) En revanche, les deux femmes de lettres semblent nous dire que l'on choisit parce qu'on est libre de le faire, libre au point de vue politique, sociétal mais surtout individuel. “La liberté est la chose la plus difficile à assumer dans tous les arts. Et c'est la raison pur laquelle les artistes sont des gens hautement anormaux, par ce qu'ils supportent une plus forte quantité de liberté que les autres” - souligne Nancy Huston dans ses entretiens publiés dans *Lire*. Et de sensibilité serait-on tenté de rajouter si ce n'était pas un truisme lorsque on ne vit que par les mots et pour les mots.

En conclusion, vivre sur deux cultures est une posture, à l'évidence, productive qui implique une dualité profonde et féconde, faite d'une énorme capacité de

BDD-A5769 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:37:20 UTC)

perméabilité et de résistance à la fois, de fragilité et de force, combinaison assez rare.

NOTES

1. Nos citations de Nancy Huston sont extraites de l'édition 2004, publiée chez Actes Sud sous le titre « NORD PERDU suivi de douze France ».
2. Le roman *L'homme qui a perdu son ombre* de Carmen Firan est est en cours de parution aux éditions roumaines « Curtea veche » de Bucarest, selon son auteur, et en lecture chez un éditeur français.
3. C'est ce qu'elle nous a déclaré lors d'une rencontre à la Bibliothèque Municipale de Lyon en avril 2009.
4. Le poète Grigore, Vieru mort il y a peu de temps avait écrit ces vers que beaucoup de Roumains aiment citer: “Ce n'est que dans ta langue que tu peux pleurer, que dans ta langue aussi que tu peux t'arrêter.”

BDD-A5769 © 2009 Universitatea din Pitești
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 18:37:20 UTC)